

M. de Pourc. Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit si affamé de femme ?

Oron. Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit si affamée de mari ?

M. de Pourc. Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là-dedans (*en mettant la main sur son front*) quelque morceau de judiciaire pour se conduire et pour s'informer de l'histoire du monde ?

Oron. Vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a été mis chez un médecin pour être guéri de la folie ?

M. de Pourc. C'est une pièce que l'on m'a faite, et je ne suis point fou.

Oron. Le médecin me l'a dit lui-même.

M. de Pourc. Le médecin en a menti. Je suis gentil-homme, et je veux le voir l'épée à la main.

Oron. Je sais ce que j'en dois croire ; et vous ne m'abuserez pas là-dessus non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. de Pourc. Quelles dettes ?

Oron. La feinte ici est inutile ; et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. de Pourc. Quel marchand flamand ? Quels créanciers ? Quelle sentence obtenue contre moi ?

Oron. Vous savez bien ce que je veux dire.

PRÉCIS DU RESTE DE LA PIÈCE.

Deux femmes de différentes provinces viennent ensuite s'opposer au mariage de M. de Pourceaugnac, comme étant mariées à lui. Elles sont accompagnées de plusieurs enfants, qui crient après lui, papa, papa. M. de Pourceaugnac craignant d'être arrêté et pendu comme bigame, se résout à se déguiser et à quitter la ville en habit de femme. Eraste amène ensuite Julie à son père, et lui fait accroire qu'elle voulait s'enfuir avec M. de Pourceaugnac. Le père touché du procédé d'Eraste, lui donne sa fille en mariage, et augmente sa dot de dix mille écus.

FABLES.

[Les fables occupent une partie de ce volume. L'utilité de ce genre, lorsqu'il est bien traité, est de présenter à la jeunesse une esquisse de la vie humaine et des rapports sociaux, et d'exercer à la fois son jugement et son sens moral. LA FONTAINE (né en 1621, mort en 1695) est le premier de nos fabulistes. On a beaucoup parlé de sa naïveté ; c'est une naïveté de poète, qui laisse place à beaucoup de pénétration et de malice. Ce n'est pas en enfant, ni en optimiste, que La Fontaine a vu le monde. Sa morale est prise à mi-hauteur, je ne dirai pas de la vérité, mais de la nature humaine. Quant à la poésie des pensées et du style, elle est de celles qui ne vieilliront point. La Fontaine est plus à l'abri du temps qu'aucun autre poète ; la langue demeurant, il demeurera tout entier. Nul, à ce qu'il me semble, n'eut des génies plus divers ; tous les genres se trouvent chez lui, abrégés et résumés. Il est, par la variété de ses couleurs et de ses accents, l'Homère de l'Apologue ; tous les aspects de la vie se reproduisent dans ses fables comme dans l'Iliade ; il a, de la vie humaine, tout ressenti et tout indiqué. De dessous ses ailes a pris l'essor toute une volée de fabulistes ; mais les meilleurs n'ont été que fabulistes ; et la fable n'était, chez La Fontaine, que la forme préférée d'un génie bien plus vaste que ce genre de poésie. FLORIAN (né en 1755, mort en 1794) est, à une grande distance de lui, le fabuliste le plus connu, l'un des plus intéressants, et sans comparaison le plus convenable à l'enfance.]

LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottai comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.

Or c'était un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras.
 Faisant tel bruit, tel fracas,
 Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très bon cœur.
 Sans lui, j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allais aborder, quand, d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
 Qui, sous son minois hypocrite,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
 Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger des gens sur la mine.

LA FONTAINE.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

PETIT poisson deviendra grand,
 Pourvu que Dieu lui prête vie.
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie :
 Car de le rattraper il n'est pas trop certain.
 Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
 Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
 Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin ;
 Voilà commencement de chère et de festin :
 Mettons-le en notre gibecière.
 Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :

Que ferez-vous de moi ? Je ne saurais fournir
 Au plus qu'une demi-bouchée.
 Laissez-moi carpe devenir ;
 Je serai par vous repêchée ;
 Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
 Au lieu qu'il vous en faut chercher
 Peut-être encor cent de ma taille
 Pour faire un plat : quel plat ? croyez-moi, rien qui vaille.
 Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur ;
 Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
 Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire :
 Dès ce soir on vous fera frire.
 Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*.
 L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

LE MÊME.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
 C'est le fonds qui manque le moins.
 Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parents :
 Un trésor est caché dedans.
 Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ôut :
 Creusez, bêchez, fouillez, ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse.
 Le père mort, les fils vous retournent le champ
 Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer, avant sa mort,
 Que le travail est un trésor.

LE MÊME.

* La moisson, qui se fait au mois d'août (*ôut*.)

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

Un écureuil sautant, gambadant sur un chêne,
 Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
 Tomber sur un vieux léopard
 Qui faisait sa méridienne.
 Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,
 L'animal irrité se dresse ;
 Et l'écureuil, s'agenouillant,
 Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
 Après l'avoir considéré,
 Le léopard lui dit : Je te donne la vie,
 Mais à condition que de toi je saurai
 Pourquoi cette gaité, ce bonheur que j'envie,
 Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
 Tandis que moi, roi des forêts,
 Je suis si triste et je m'ennuie.
 Sire, lui répond l'écureuil,
 Je dois à votre bon accueil
 La vérité : mais, pour la dire,
 Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
 — Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.
 A présent je peux vous instruire.
 Mon grand secret pour être heureux
 C'est de vivre dans l'innocence :
 L'ignorance du mal fait toute ma science ;
 Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
 Vous ne connaissez pas la volupté suprême
 De dormir sans remords ; vous mangez les chevreuils,
 Tandis que je partage à tous les écureuils
 Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, et j'aime :
 Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
 De cette vérité que je tiens de mon père :
 Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
 La gaité vient bientôt de notre caractère.

FLORIAN.

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON, ET LE RAT.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
 Un hibou,
 Et l'avaient élevé dans la cour du collège.

Un vieux chat, un jeune oison,
 Nourris par le portier, étaient en liaison
 Avec l'oiseau ; tous trois avaient le privilège
 D'aller et de venir par toute la maison.
 A force d'être dans la classe,
 Ils avaient orné leur esprit,
 Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse
 Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.
 Un soir, en disputant, (des docteurs c'est l'usage)
 Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
 Ma foi, disait le chat, c'est aux Egyptiens
 Que je donne le prix : c'était un peuple sage,
 Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
 Rempli de respect pour ses dieux ;
 Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
 J'aime mieux les Athéniens,
 Répondit le hibou : que d'esprit ! que de grâce !
 Et dans les combats quelle audace !
 Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !
 A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens ?
 Des nations c'est la première.
 Parbleu, dit l'oison en colère,
 Messieurs, je vous trouve plaisants :
 Et les Romains, que vous en semble ?
 Est-il un peuple qui rassemble
 Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants ?
 Dans les arts, comme dans la guerre,
 Ils ont surpassé vos amis.
 Pour moi, ce sont mes favoris :
 Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.
 Chacun des trois pédants s'obstine en son avis,
 Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
 Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,
 Leur cria : Je vois bien d'où viennent vos débats ;
 L'Égypte vénérât les chats,
 Athènes les hiboux, et Rome, au Capitole,
 Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
 Ainsi notre intérêt est toujours la boussole
 Que suivent nos opinions.

LE MÊME.

LES JOUETS DES ENFANTS.

LES jouets sont les premiers goûts de l'enfance. Que d'habitudes fâcheuses peuvent être puisées au milieu de polichinelles, de chevaux de carton et de poupées ! Multiplier à l'infini les joujoux, comme on a la faiblesse de le faire pour les enfants des riches, c'est préparer en eux la prodigalité, l'inconstance, le dégoût ou l'avarice. L'enfant, attaché au même chariot qu'il a traîné toute une saison dans le jardin de sa mère, est aussi heureux que celui qui a des armoires remplies de joujoux : le soin qu'on lui fait prendre de remiser son petit chariot lui fait contracter l'habitude de l'ordre ; et la petite fille qui, dans quelque rang qu'elle se trouve placée, doit être formée au goût de l'arrangement, reçoit déjà une petite leçon quand on exige d'elle de réunir dans sa boîte toutes les pièces du ménage de sa poupée.

Pour la multiplicité des joujoux, j'ai vu de jeunes princes déjà victimes de la triste satiété ; j'ai vu leurs mères les promener au milieu de mécaniques ingénieuses dont la vue charmait jusqu'aux gens faits, s'efforcer en vain d'exciter leurs désirs ; déjà ils avaient eu et brisé plusieurs fois des jouets semblables. Il est cependant juste de dire que tous les jouets qui se meuvent par des ressorts cachés n'inspirent aux enfants qu'un étonnement passager ; qu'ils ne font point cas d'une action qu'ils n'ont pas dirigée, et n'éprouvent que le désir de briser ces jouets pour s'instruire du moyen qui les fait agir. Tout ce qui se traîne, chevaux, charrettes, sont les jouets qui plaisent le plus aux enfants, et surtout aux garçons, parce qu'ils se prêtent au besoin d'action qui ne les quitte jamais.

On remarque dans les jeux des enfants leurs constantes dispositions à imiter tout ce qu'ils voient faire aux gens formés ; ils aiment les petits ménages dont toutes les pièces leur retracent celui de leurs parents ; un bâton transformé en cheval représente celui de leurs parents ; ils sont ravis de faire claquer un fouet comme les postillons, et d'arroser comme le jardinier. La plus petite fille s'empare des poupées, et par l'effet d'un instinct admirable, véritable bienfait de la Providence, vous la verrez

Rêver le nom de mère en berçant sa poupée.

Que l'oreille d'une mère soit bien attentive aux discours adressés à la poupée : ce qui lui a fait le plus d'impression,

sa fille le répètera à sa muette enfant ; peut-être même placera-t-elle dans sa bouche quelque critique sévère sur ce qui lui aura semblé injuste de la part de sa mère. C'est dans les jeux que les enfants jouissent de toute leur liberté et offrent le plus d'occasions de les juger.

Les balles, les raquettes, le cerceau, la corde, sont des jeux qui exigent une certaine adresse, et fortifient les enfants. Ils peuvent avoir lieu entre les filles et les garçons jusqu'à l'âge de sept ans, et sont aussi utiles aux uns qu'aux autres. Dès qu'il n'y a plus de proportion entre la force physique des garçons et celle des filles, il y a du danger à les faire jouer ensemble : les garçons ne comprennent pas encore que leur force ne doit servir qu'à protéger des êtres plus faibles qu'eux. Des courses dirigées vers un but marqué sont aussi un amusement qui développe beaucoup l'agilité des enfants. Les petites bêches, les râtaux, les brouettes, le seul plaisir de bouleverser une terre inculte, de ratisser des allées doivent longtemps précéder les premiers essais de culture. Les très jeunes enfants sont de détestables jardiniers ; ils arrachent de suite* ce qu'ils ont planté, et ne laissent pas subsister vingt-quatre heures sous la même forme leur petit jardin. Pourquoi leur enseigner à détruire ! Pour rendre l'amusement du jardinage à la fois agréable et utile, il ne faut l'accorder aux enfants qu'à la seconde époque de l'éducation ; laissez-les donc gratter la terre tant que cela peut les amuser, mais ne leur accordez un rosier, un pied d'œillet, que lorsqu'ils sauront attendre le développement de la fleur, et ne leur laissez cultiver les pommes-de-terre que lorsque, après les avoir plantées au mois de mars, ils sauront qu'ils doivent, avec patience, attendre le mois de septembre pour en recueillir les produits !

Madame CAMPAN, morte en 1822.

Observation.—Ce morceau d'un style simple, exprime avec grâce et naïveté ce qu'il y a de sérieux dans les jeux de l'enfance, et l'influence morale qu'ils peuvent exercer sur le reste de la vie.

UN BAL D'ENFANTS, AU CHATEAU DES
TUILERIES. (1833.)

Le bal va commencer, il est huit heures ; toutes les danseuses, dont la plus jeune peut avoir trois ans, et la plus

* De suite pour tout de suite, immédiatement.

âgée quatorze, sont assises, le sourire sur la bouche, les yeux brillants, et les joues roses de plaisir. Leurs cœurs palpitent d'attente et de bonheur ; elles mesurent de l'œil l'espace qu'elles vont parcourir ; elles s'examinent dans les moindres détails de leurs toilettes fraîches et simples comme elles, et reportent vers leurs mères, rayonnantes d'orgueil, leurs regards joyeux.

Devant et derrière elles, les danseurs du même âge circulent dans le salon, faisant leurs remarques, louant, critiquant presque comme des hommes, et choisissant d'avance l'enfant ou la toute jeune fille.

L'orchestre donne le signal, et la troupe folâtre s'élançe, oublieuse de tout,* si ce n'est du plaisir. La joie est universelle ; elle gagne jusqu'aux parents eux-mêmes, présents à cette fête de famille.

Les gâteaux, les glaces, le sirop, le punch, circulent en profusion ; mais le punch est léger, extrêmement léger ; on sait quel effet pourrait produire sur toutes ces jeunes têtes le rhum versé en aussi grande quantité que pour un punch de dames.

Mais une autre ivresse s'est emparée des enfants : l'air du galop s'est fait entendre : les voilà tous s'élançant, petits et grands, et parcourant, de la vitesse de leurs faibles jambes, les longs salons ouverts devant eux. Rien ne peut les retenir, rien ne peut les réunir en quadrilles ; ils vont toujours : l'agilité des petits chevaux de Franconi, galopant autour du cirque, peut seule égaler la leur. La musique, au lieu de s'arrêter, semble comme eux redoubler de vitesse ; mais tout à coup des gémissements se font entendre : deux tout petits danseurs, haletant de fatigue, et qui, depuis quelques instants, pleuraient tout bas, s'écrient, en courant toujours : *O cette musique ne finira pas !* Les pauvres enfants se croyaient obligés à ne pas perdre une mesure, et le galop devenait une tâche au-dessus de leurs forces. Des bonbons et des baisers ont vite séché leurs larmes.

Puis est venu le souper qui a réalisé pour eux toute la féerie des châteaux enchantés : une quantité de petites tables ont réuni les enfants autour d'elles : quelques mères ont pris place près des plus petits ; mais aucune d'elles n'a voulu danser, et elles ont bien fait ; rien ne devait troubler l'harmonie de cette fête. Le bal a donc fini, pour les mères comme pour les enfants, à une heure et demie du matin.

* Expression nouvelle qui est d'un bon effet.

Cette soirée a été du petit nombre de celles qui laissent après elles, au lieu de regrets et d'ennuis, de riants et purs souvenirs. Elle fera époque dans la vie de plusieurs jeunes filles, et il y en aura beaucoup qui, dans dix ou douze ans, regretteront, au milieu des bals où elles porteront, au lieu de quelques fleurs, des plumes et des diamants, cette douce et joyeuse fête de janvier.

M^{ME}. MÉLANIE WALDOR.

Observation.—Tableau charmant et plein de fraîcheur que la main d'une femme et d'une mère a seule pu tracer ; elle seule pouvait donner tant de grâces à l'enfance, tant d'attraits à ses jeux.

Mlle Waldor

UNE SÉANCE DE SOURDS-MUETS.

“ La reconnaissance est la mémoire du cœur.”
(MASSIEU, sourd-muet.)

L'Instituteur prend un objet dans les arts : une montre ; il demande par signe à un jeune élève, si cette montre est l'ouvrage d'une mouche, d'un singe, d'une abeille, d'une girafe, d'une fourmi, d'un éléphant, ou d'un petit chien qui est à côté de lui.

Le jeune élève devient rouge comme de l'écarlate. Il répond avec ironie, sans pourtant se fâcher, que *non* assurément.

On le calme doucement en lui expliquant que la question est sérieuse, et tend à son instruction.

L'Instituteur. De qui cette montre est-elle l'ouvrage ?

L'Elève. Elle est l'ouvrage d'un horloger.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'un horloger ?

L'Elève. C'est un homme qui fait des horloges, des montres, etc.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'Eternité ?

L'Elève. Sans naissance, ni mort, la jeunesse sans enfance ni vieillesse ; l'aujourd'hui sans hier ni demain ; le non-âge.

L'Instituteur. Qu'est-ce qu'une difficulté ?

L'Elève. C'est possibilité avec obstacle.

L'Instituteur. Qu'est-ce que l'ingénuité ?

L'Elève. L'ingénuité est naturelle, franche, naïve, sans déguisement ou sans détours dans ses paroles comme dans ses actions : les paysans et les gens de la campagne sont pour la plupart simples, parce que leur esprit n'a pas été

cultivé. Les enfants et les jeunes gens bien nés et bien élevés sont ingénus, parce que leur cœur n'a pas été corrompu.

L'Instituteur. Qu'est-ce que *idée, pensée, jugement, raisonnement, et méthode* ?

L'Elève. L'*idée* est le résultat de l'attention et peint l'objet dans l'esprit ; la *pensée* réunit deux ou plusieurs idées, comparées pour les juger ; le *jugement* voit en quoi elles conviennent ou non ; le *raisonnement* enchaîne les comparaisons, les jugements, les déduit les uns des autres ; enfin la *méthode* est l'art de faire quelque chose selon les règles.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *grâce* ?

L'Elève. La *grâce* est le je ne sais quoi, quelque chose de divin répandu sur le corps, dans les mouvements, dans les gestes, dans toute la personne.

La *grâce*, c'est un don, une faveur.

La *grâce*, c'est le secours de l'inspiration divine.

L'Instituteur. Qu'est-ce que la *clémence* ?

L'Elève. C'est un pardon magnifique.

L'Instituteur. Quelle différence y a-t-il entre une belle et une jolie femme ?

L'Elève. Une belle femme a un charme puissant qui excite en nous l'admiration, elle fixe les regards sur elle par les qualités régulières du corps et par un agréable mélange de roses et de lys sur son teint ; tandis qu'une jolie personne nous plaît, nous intéresse par sa mignonne figure et ses manières gentilles. C'est un bijou que nous aimons plus que nous ne l'admirons. Une belle n'est belle que d'une façon ; une jolie, l'est de mille.

L'Instituteur. Quelle différence entre *beau* et *magnifique* ?

L'Elève. En fait d'art ou d'ouvrages d'esprit, il faut pour qu'ils soient *beau*, qu'il y ait de la régularité, une noble simplicité, de la grandeur ; mais le *magnifique* y ajoute un éclat extraordinaire par un concours de perfections et de proportions qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Unissez le *beau* au *magnifique* ; cela produit le *sublime* qui vous enlève, et vous transporte. Au reste, vous le trouverez toujours naturel.

L'Instituteur. Qu'est-ce que le *bonheur* ?

L'Elève. Goûter la jouissance de la vie, ce n'est que le plaisir. Le *bonheur* est la paix de la conscience.

PAULMIER.

DU CARACTÈRE PATERNEL.

“ Le roi Salomon, ” dit un auteur oriental, “ fut consulté un jour par les juges de Damas sur un procès fort embarrassant. Deux hommes se prétendaient fils d'un riche marchand qui venait de mourir, et réclamaient tous deux son héritage. Ils avaient été élevés et nourris par le marchand, qui semblait les aimer beaucoup tous les deux. Mais il disait toujours qu'il n'y avait que l'un d'eux qui fût son fils, quoiqu'il refusât obstinément de faire connaître celui qui avait droit à ce titre. A sa mort, le débat s'émut pour savoir quel était le fils et l'héritier du marchand. Les juges de Damas, quoique reconnus pour leur sagesse, ne purent pas décider cette question si douteuse, et ils renvoyèrent le procès au roi Salomon. Celui-ci ordonna de faire venir les deux jeunes gens et le corps du marchand dans son cercueil ; et quand les deux plaideurs furent devant lui, il dit qu'il adjudgerait l'héritage à celui des deux qui, prenant un marteau de fer, briserait le premier le cercueil de son père. Les gardes donnèrent un marteau aux deux jeunes gens, qui s'approchèrent du cercueil. Alors l'un d'eux s'empressa de frapper le cercueil, qui rendit un son sourd ; mais l'autre, au moment de frapper, s'évanouit en s'écriant : Non, jamais je ne pourrai briser le cercueil de mon père. J'aime mieux que mon frère ait tout l'héritage.—C'est toi qui es le fils du marchand, dit alors Salomon : tu as prouvé ta filiation par ton respect. ” Les juges de Damas admirèrent ce jugement de Salomon, qui ressemble fort à celui qu'il prononça entre les deux mères : cherchant, dans l'un et l'autre cas, à discerner la vérité à l'aide des sentiments de la nature.

Voilà certes un bel hommage rendu à la sainteté du caractère paternel. Le second récit que je veux faire n'est pas moins curieux ni moins expressif. Je le tire de l'ouvrage de Nicius Erythræus.

“ Un jeune homme de la ville de Tagliacozzo, qui était sur le point de se marier résolut de chasser son père de la maison et de le reléguer à la campagne : il craignait que la compagnie du vieillard ne déplût à sa jeune femme. Son père avait plus de quatre-vingt-dix ans et était hors d'état de lui résister. Il le fit monter dans un chariot et le mena jusqu'à la porte d'une mauvaise métairie qu'ils avaient dans la campagne : c'était dans cette métairie qu'il voulait l'enfermer.—Mon fils, dit le vieillard, je sais ce que tu veux

faire ; mais je ne te demande qu'une chose ; c'est de me conduire au moins jusqu'à la table de pierre qui est dans le jardin.—Le fils conduisit son père jusqu'à cette table, et, quand ils y furent arrivés,—Maintenant, tu peux partir et m'abandonner, dit le vieillard : c'est ici qu'autrefois j'ai amené mon père et que je l'ai abandonné.—Ah ! mon père, s'écria le jeune homme, si j'ai des enfants, c'est donc ici qu'ils m'amèneront à mon tour !—Et alors, ramenant son père à Tagliacozzo, il lui donna la plus belle chambre de la maison, et la place la plus honorable à son repas de noces. Aussi Dieu le bénit, et il vécut vieux et respecté.”

BIENFAISANCE DU PEUPLE.

J'AI remarqué que beaucoup de petits marchands livrent leurs marchandises à un plus bas prix à un homme pauvre qu'à un riche, et quand je leur en ai demandé la raison, ils m'ont répondu : “ Il faut, monsieur, que tout le monde vive.” J'ai observé aussi que beaucoup de gens du petit peuple ne marchandent jamais lorsqu'ils achètent à des pauvres comme eux. “ Il faut, disent-ils, qu'ils gagnent leur vie.” Un jour, je vis un petit enfant acheter des herbes à une fruitière : elle lui en remplit son tablier pour deux sous ; et comme je m'étonnais de la quantité qu'elle lui en donnait, elle me dit : “ Monsieur, je n'en donnerais pas tant à une grande personne.” J'avais, dans la rue de la Madeleine, un porteur d'eau auvergnat, appelé Christal, qui a nourri pendant cinq mois, gratis, un tapissier qui lui était inconnu, et qui était venu à Paris pour un procès, parce que, me disait-il, ce tapissier, le long de la route, dans la voiture publique, avait donné de temps en temps le bras à sa femme malade. Je me suis arrêté une fois avec admiration à contempler un pauvre honteux assis sur une borne, dans la rue Bergère, près des Boulevards. Il passait près de lui des messieurs bien vêtus qui ne lui donnaient jamais rien ; mais il y avait peu de servantes ou de femmes chargées de hottes, qui ne s'arrêtassent pour lui faire la charité. Il était en perruque bien poudrée, le chapeau sous le bras, en redingote, en linge blanc, et si proprement rangé, qu'on eût dit, quand ces pauvres gens lui faisaient l'aumône, que c'était lui qui la leur donnait. Cet infortuné avait été horloger et avait perdu la vue. Ces pauvres femmes étaient émues par cet instinct sublime qui nous intéresse plus

aux malheurs des grands qu'à ceux des autres hommes, parce que nous mesurons la grandeur de leurs maux sur celle de leur élévation et de leur chute. Un horloger aveugle était un Bélisaire pour des servantes.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

INCENDIE DU KENT.

JE me souviens d'un récit que j'ai lu avec une vive émotion. En 1825, un violent incendie éclata, au milieu de la mer, à bord du *Kent*, vaisseau de la Compagnie des Indes. Le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas d'espérance de maîtriser le feu, qui bientôt allait gagner les poudres, ordonna d'ouvrir de larges voies d'eau dans le premier et dans le second pont. L'eau entra de toutes parts dans le vaisseau et parvint à arrêter la fureur des flammes ; mais ce fut un autre danger, et le vaisseau semblait devoir bientôt s'enlever dans la mer. “ Alors,” dit l'auteur du récit, “ commença une scène d'horreur qui passe toute description. Le pont était couvert de six à sept cents créatures humaines, dont plusieurs, que le mal de mer avait retenues dans leur lit, s'étaient vues forcées de s'enfuir sans vêtements, et couraient çà et là cherchant un père, un mari, des enfants. Les uns attendaient leur sort avec une résignation silencieuse ou une insensibilité stupide ; d'autres se livraient à toute la frénésie du désespoir. Les femmes et les enfants des soldats étaient venus chercher un refuge dans les chambres des ponts supérieurs, et là ils priaient et lisaient l'Écriture sainte avec les femmes des officiers et des passagers.” Parmi elles, deux sœurs, avec un recueillement et une présence d'esprit admirables, choisirent à ce moment, parmi les psaumes, celui qui convenait le mieux à leur danger, et se mettant à lire à haute voix, alternativement les versets suivants :—

“ Dieu est notre retraite,” disaient-elles, “ notre force, et notre secours dans les détresses.

“ C'est pourquoi nous ne craignons point, quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient dans la mer :

“ Quand ses eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par la force de ses vagues ;

“Car l'Éternel des armées est avec nous; le dieu de Jacob nous est une haute retraite.”*

Dans ce péril extrême, le capitaine fit monter un homme au petit mât de hune, “souhaitant plus qu'il ne l'espérait que l'on pût découvrir quelque vaisseau secourable sur la surface de l'océan. Le matelot, arrivé à son poste, parcourut des yeux tout l'horizon; ce fut, pour nous, un moment d'angoisse inexprimable; puis, tout à coup, agitant son chapeau, il s'écria: Une voile sous le vent! Cette heureuse nouvelle fut reçue avec un profond sentiment de reconnaissance, et l'on y répondit par trois cris de joie.” Le vaisseau signalé était un brick anglais qui, mettant toutes voiles dehors, vint au secours du *Kent*. Alors commença une nouvelle scène. Le transbordement était difficile à cause de la violence de la mer; il devait être long, et cependant d'un moment à l'autre, le vaisseau pouvait sombrer. La discipline fut gardée, et le sentiment de l'honneur ne fut pas moins puissant contre l'impatience de la délivrance que ne l'avait été contre le désespoir de la mort le sentiment de la foi et de la prière. “Dans quel ordre les officiers doivent-ils sortir du vaisseau? vint demander un des lieutenants.—Dans l'ordre que l'on observe aux funérailles, cela va sans dire, répondit le capitaine.” Et c'est dans cet ordre, qui semblait un symbole du péril, que l'équipage sortit du vaisseau, les plus jeunes passant les premiers, et les officiers du grade le plus élevé demeurant les derniers sur le vaisseau et restant plus longtemps près de la mort.

SAINT-MARC GIRARDIN,
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE.

QUAND VOUS AVEZ PRIÉ, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure: elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

* Ps. xlv.

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée: il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; et, quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent: A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives? qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu.

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent: A quoi bon prier Dieu? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

LA MENNAIS.

Observation.—Ce morceau est un mélange de grâce et d'énergie plein d'originalité. Le style, imité du langage biblique, abonde en images, en comparaisons vives, telles qu'on en trouve dans les paraboles orientales.

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
 On avait dit : allez ! il tâchait d'obéir ;
 Mais son livre était lourd ; il ne pouvait courir :
 Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
 " Abeille ! lui dit-il, voulez-vous me parler ?
 Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.
 Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
 Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?"
 " Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très pressée.
 J'avais froid, l'aquilon m'a longtemps oppressée.
 Enfin j'ai vu les fleurs ; je redescends du ciel,
 Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
 Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
 Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
 Vite, vite à la ruche. On ne rit pas toujours :
 C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours."
 Elle fuit, et se perd sur la route enbaumée.
 Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert :
 Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
 Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.
 Une hirondelle passe ; elle offense la joue
 Du petit nonchalant, qui s'attriste et qui joue ;
 Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
 Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
 " Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle.
 Je t'ai vue à l'automne ; oh ! bonjour, hirondelle !
 Viens ; tu portais bonheur à ma maison, et moi
 Je voudrais du bonheur : veux-tu m'en donner, toi ?
 Jouons !"—" Je le voudrais, répond la voyageuse ;
 Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
 Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps ;
 Ils rêveraient ma mort, si je tardais longtemps.
 Oh ! je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
 J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
 Nous allons relever nos palais dégarnis ;
 L'herbe croît : c'est l'instant des amours et des nids.
 J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
 Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
 Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
 Il en faut profiter. Je me sauve ; à demain."

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
 Rêve, et compte ses pas pour tromper son ennui,
 Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
 Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
 Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
 Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
 De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
 Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
 " Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
 Dit l'écolier plaintif ; je n'aime pas mon livre.
 Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
 Rien ne fatigue, on rit, et moi je voudrais vivre
 Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
 Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours.
 J'en suis très mécontent ; je n'aime aucune affaire ;
 Le sort d'un chien me plaît, car il n'a rien à faire."
 " Écolier, voyez-vous ce laboureur aux champs ?
 Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître ;
 Il est très vigilant, je le suis plus peut-être :
 Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants ;
 J'éveille aussi ce bœuf, qui d'un pied lent, mais ferme,
 Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
 Pour vous-même on travaille, et, grâce à nos brebis,
 Votre mère en chantant vous file des habits.
 Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
 Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
 Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
 L'ignorance toujours mène à la servitude ;
 L'homme est fin. . . l'homme est sage : il nous défend l'étude.
 Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux :
 Les chiens vous serviront." L'enfant l'écouta dire,
 Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
 En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court ;
 L'espérance d'être homme un jour lui ramène un sourire.
 A l'école, un peu tard, il arriva gaiement,
 Et dans les mois des fruits il lisait couramment.

MADAME DESBORDES-VALMORE.

Observation.—Pour l'expression poétique, pour la douleur, pour les regrets, rien n'égale madame Desbordes-Valmore. Il y a des larmes dans ses vers, de l'enjouement quelquefois ; il y a de tout : on n'a pas un talent plus égal et plus pur.